

Notre belle Terre...



...est en péril →

Kilimandjaro :
Régression de la
calotte glaciaire;
La faune et la
flore en péril.

La planète en péril

*La flore et la faune disparaissent à un rythme alarmant.
Des mesures ambitieuses s'imposent.*



Cette année, quand l'hiver exceptionnellement rude a pris fin et que les steppes d'Europe centrale ont été délestées de leur manteau neigeux, on a découvert une véritable hécatombe.

PRÈS DE 12 000 ANTILOPES SAÏGAS — qui sont des animaux de toute beauté — ont été retrouvées mortes. Elles ont sans doute succombé à une épidémie de pasteurellose, une grave maladie infec-

tieuse d'origine bactérienne. Or, l'espèce tout entière luttait déjà pour sa survie.

En effet, après la chute de l'Union soviétique, le braconnage à grande échelle avait décimé 95 % de la population restante. L'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) avait alors inscrit cette antilope sur la Liste rouge des espèces menacées.

À peu près au même moment, à Madagascar—à des milliers de kilomètres de là — le grèbe roussâtre

ou grèbe de Delacour (*Tachybaptus rufolavatus*) était officiellement classé parmi les espèces éteintes. L'extinction de cet oiseau minuscule survenait suite à l'introduction dans les lacs constituant son habitat naturel, d'une espèce exogène de poisson carnivore. La biodiversité mondiale—terme générique qui désigne la vie sur Terre dans sa globalité et sa diversité—est en crise.

La Convention sur la diversité biologique (CDB) établie par les Nations unies évalue (Suite page 8)

L'Amazonie – Poum on de la planète

Impressionnante photo satellite des feux de forêts dévastateurs en Amazonie

activement avec le Brésil sur des projets de foresterie. Dans le cas présent, des experts de l'Institut de recherche sur la forêt et les produits forestiers (FPPRI) du Japon et l'Université de Tokyo travaillent de concert avec leurs homologues brésiliens. Les recherches de base comprennent deux grands volets. Plus de 1 000 points de surveillance sont établis à travers l'Amazonie, en sollicitant simplement la force musculaire et l'observation humaines.

Sur chaque site retenu, les arbres sont comptés et mesurés, et l'on calcule la quantité de dioxyde de carbone absorbée par chaque individu.

À côté de ces méthodes de base, des satellites et autres équipements très évolués permettent de couvrir les zones manquantes et d'obtenir une vue d'ensemble détaillée des forêts.

En combinant ces différentes techniques, on devrait pouvoir disposer du plus vaste ensemble de données jamais recueillies sur la quantité totale de dioxyde de carbone retenue par la forêt amazonienne, et donc non rejetée dans l'atmosphère—ce qui aurait pour effet d'aggraver le changement climatique et la dégradation de l'environnement.

C'est une véritable course contre la montre. Un hectare de forêt peut abriter 750 types d'arbres, 1 500 espèces d'autres végétaux et certains des « animaux les plus étranges, des plus grands aux plus petits, des plus bruyants aux plus silencieux, des plus dangereux aux plus inoffensifs vivant sur cette Terre », selon

les termes d'un rapport.

Toujours est-il qu'à ce jour, près de 20 % de la forêt amazonienne a déjà été détruite, et que plus de 1,4 million ha disparaissent chaque année. □



Le bassin amazonien

Le bassin de l'Amazonie, en Amérique du Sud, est l'écosystème le plus important du globe.

Ses 6 millions de km² s'étendent sur neuf pays.

Le bassin amazonien renferme les deux tiers de l'eau douce de la planète, plus de 50 % des forêts tropicales humides restantes et, avec la cordillère des Andes toute proche, la moitié de la faune et de la flore du globe.

Véritable poumon de la planète, cette région absorbe d'énormes quantités de dioxyde de carbone qu'elle recycle, couvrant ainsi 20 % des besoins mondiaux en oxygène. De fait, sans la forêt amazonienne et malgré les coupes massives qu'elle subit quotidiennement, la planète étoufferait.

En mai dernier, la JICA et les instituts nationaux brésiliens de recherche amazonienne (INPA) et de recherche spatiale (INPE) ont lancé un ambitieux projet sur quatre ans. Ce projet s'appuie autant sur des technologies de pointe—satellites ou autres—que sur les méthodes d'observation les plus rudimentaires—expéditions à pied et observation humaine—pour comprendre le fonctionnement de cet écosystème.

Ce projet devrait être l'un des plus vastes entrepris à ce jour.

Les chercheurs associés à ce projet pourront relever avec précision la manière dont la forêt amazonienne dans son ensemble, ainsi que chaque espèce d'arbre ou de plante réagissent à l'évolution des conditions climatiques, connaître la quan-

tité totale de monoxyde de carbone retenue par cet écosystème au bout de quatre ans, et avec un peu de chance, être en mesure de prévoir les tendances futures à partir des données collectées.

Ces informations auront une importance cruciale pour les négociations internationales en cours en vue d'élaborer un système d'obligations, de responsabilités, de récompenses et de sanctions, autour d'enjeux aussi complexes et sensibles que le changement climatique.

En vertu du mécanisme REDD (réduction des émissions dues à la déforestation et à la dégradation des forêts), par exemple, les pays dont les forêts contribuent à atté-

nuer les changements climatiques mondiaux pourraient bénéficier d'avantages financiers et autres. Mais pour faire valoir leurs prétentions, les

États concernés ont besoin du type d'informations précises que ce nouveau projet se propose de recueillir.

Depuis des années, la JICA collabore



Quel est l'état de santé de l'Amazonie ?

(Suite de la page 5) à 13 millions le nombre d'espèces existant actuellement ; à ce jour, seules 1,75 million d'entre elles ont été décrites et identifiées.

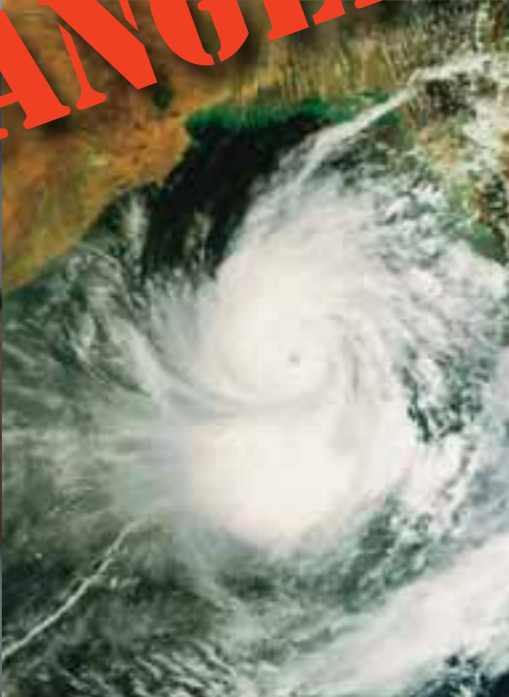
D'ailleurs, de nouvelles espèces apparaissent régulièrement. Ainsi, dans la partie indonésienne de l'île de Nouvelle-Guinée—qualifiée parfois de « monde perdu »—plusieurs mammifères, un reptile, un amphibien, 12 insectes et un oiseau, inconnus jusqu'ici, ont été récemment découverts. Dans les forêts tropicales humides du Gabon, de nouvelles espèces ont été observées ces dernières années (voir l'article page 10).

Menacées d'extinction

TOUTEFOIS, SELON L'UITCN, quelque 17 315 espèces de mammifères, d'oiseaux, de plantes, d'insectes, de coraux, de champignons et autres sont menacées d'extinction. Les zones de grande diversité biologique, régions particulièrement menacées, sont réparties sur toute la surface du globe : de la Californie aux Caraïbes et à l'Amérique du Sud, de la Méditerranée



DANGER



Vietnam : Rajeunissement des forêts



Burkina Faso : Promotion de la gestion forestière durable



Palau : Protection des récifs coralliens, en régression dans le monde

LA JICA AU TRAVAIL



Malaisie : Conservation de la biodiversité de Bornéo

au bassin du Congo, et de l'Himalaya au Japon—où le macaque japonais (*Macaca Fuscata*) est menacé d'extinction—en passant par la région Pacifique.

Depuis 1600 et jusqu'à une période récente, le taux d'extinction des espèces était de 50 à 100 fois supérieur à celui mesuré par les données paléontologiques. Constat effarant : ce rythme devrait s'accélérer d'ici 2020 pour devenir 1 000 à 10 000 fois supérieur au taux d'extinction naturel.

Les « experts parlent d'une disparition massive des espèces provoquée par les activités humaines », et ce pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, d'après Ahmed Djoghlaif, secrétaire exécutif de la CDB.

Selon un rapport sur les *Perspectives de la biodiversité mondiale* publié récemment par l'ONU, les écosystèmes naturels sur lesquels s'appuient les activités humaines risquent de connaître une détérioration et un effondrement plus rapides si des « mesures urgentes, drastiques et innovantes ne sont pas prises pour conserver et exploiter de façon durable la diversité de la vie sur Terre. »

Déclarée l'« Année internationale de la biodiversité », 2010 sera l'occasion de sensibiliser l'opinion sur l'importance de la biodiversité pour la vie sur Terre, les mesures déjà prises pour la sauvegarder, et une chance d'engager de nouvelles actions.

Une réunion de haut niveau de l'Assemblée générale de l'ONU aura lieu en septembre, un mois avant le sommet sur la biodiversité (10^{ème} Conférence



Kenya : Un avertissement très ferme
Espace : Catastrophe naturelle en préparation ?
Mexique : Vie sauvage et déchets humains

Plus de 17 000 espèces sont menacées d'extinction imminente

Préserver un paradis caché



Des baleines à bosse batifolent dans les eaux limpides de l'océan.

Des hippopotames se prélassent en bordure des plages les plus spectaculaires du monde. De temps en temps, on aperçoit des éléphants en lisière de la forêt tropicale toute proche, qui abrite des gorilles, des panthères, des oiseaux et des plantes rares, et où les branches d'arbres millénaires arborent les formes les plus improbables. Le Gabon est un pays d'Afrique de l'Ouest assez peu connu du reste de la planète, mais auprès des aficionados et des spécialistes de l'environnement, ce pays passe pour un paradis terrestre.

Alors que de nombreuses régions du monde pâtissent des

Intérêt de l'exploitation forestière licite expliqué aux enfants (en haut) ; **Conte de fées japonais** mis en scène avec l'aide d'une enseignante volontaire



effets négatifs du changement climatique, de la dégradation de l'environnement et de l'érosion de la biodiversité, le Gabon est une exception, un pays qui a su éviter les excès les plus néfastes des mutations trop violentes.

De fait, ces dix dernières années, 50 nouvelles espèces de papillons, 100 de plantes, trois d'oiseaux, une de singe, 15 de lézards et de serpents, 10 de grenouilles et 100 de poissons ont été identifiées, si l'on en croit Lee White, directeur de la Wildlife Conservation Society (WCS) au Gabon.

Le Gabon est « verni ». Seules quelques poches de forêt tropicale avec leur flore et leur faune ont survécu à l'ère glaciaire –

Exception rare : le Gabon résiste à la dégradation généralisée de l'environnement

dont deux sur l'actuel territoire du Gabon. Après qu'on y eut découvert du pétrole, ce pays a échappé au sort de pays voisins comme le Nigeria, où l'environnement a subi des ravages. Les forêts occupent toujours près de 80 % de la superficie du Gabon.

Plus important sans doute pour la préservation de la biodiversité, les Gabonais sont peu nombreux : environ 1,5 million



pour un pays grand comme la France.

Certes, le Gabon n'est pas à l'abri des problèmes. Le braconnage augmente et l'abattage illicite se poursuit depuis quelques années. Malgré la manne pétrolière, le système des parcs naturels manque cruellement de fonds. Les infrastructures actuelles ne permettent pas de développer l'immense potentiel écotouristique.

Au Gabon et dans d'autres pays du bassin du Congo, la JICA participe à un ensemble de projets à même de protéger cette région, qui recèle la biodiversité la plus riche après l'Amazonie.

Au Gabon, l'éducation joue un rôle crucial. L'important centre pétrolier de Gamba, sur la côte sud du pays, est également au cœur d'un vaste écosystème littoral et forestier.

Depuis huit mois, Yoshiko Fukushima, originaire de la préfecture de Kanagawa au Japon, anime en tant que volontaire JOCV des activités d'éducation à l'environnement dans des écoles locales – pour sen-

sibiliser à la protection du patrimoine naturel, laquelle jouera un rôle d'autant plus crucial quand le pétrole sera épuisé.

Elle contribue à la mise en place de clubs locaux et au fonctionnement de leurs activités. Il y a quelque temps, elle incitait des jeunes à mimer un vieux conte japonais narrant l'histoire d'un enfant et

d'une tortue – thème particulièrement bien choisi dans ce pays connu pour ses tortues luth.

Plus au nord, le parc national de la Lopé est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Ce site de 5 360 km² abrite une faune abondante, et ses forêts sont habitées depuis près de 400 000 ans, comme en témoignent les peintures rupestres et d'autres objets façonnés par l'homme.

Mais il existe aujourd'hui des frictions. Les populations locales sont pauvres et privées de services de base comme l'eau courante, les transports, ou l'accès à des moyens de subsistance modestes. La forêt leur avait jusqu'ici fourni de quoi vivre, mais d'inévitables conflits se font jour : faut-il par exemple chasser les animaux pour se nourrir, ou abattre des arbres pour disposer de terres agricoles ?

Originaire de Kobe au Japon, Utako Aoike collabore elle aussi avec des écoles locales en vue de rétablir les équilibres traditionnels. « Les enfants doivent pouvoir ainsi contribuer à l'éducation de



Une volontaire et le directeur du parc de la Lopé (en haut) ; **Frictions entre villages** pauvres et animaux sauvages vivant alentour (à gauche)

leurs parents », explique-t-elle.

« Nous leur apprenons en quoi il importe de protéger les animaux, et les sensibilisons à des questions comme la pollution, le virus Ebola, la santé ou l'élimination des déchets », poursuit-elle. « En même temps, nous essayons de promouvoir et de respecter la culture et les traditions des populations ».

On sait maintenant que la biodiversité ne peut être protégée uniquement à coups de règles édictées par les pouvoirs publics. L'important, c'est que les populations locales comprennent son importance, et qu'elles participent à la préservation d'une faune et d'une flore splendides et uniques au monde. □

des Parties ou CP-10) prévu à Nagoya, au Japon. Objectifs de ce sommet : concevoir une nouvelle vision pour 2050, fixer de nouveaux objectifs et élaborer une nouvelle stratégie pour lutter contre l'érosion de la biodiversité.

Cette année se clôturera dans la ville de Kanazawa, au Japon, par une cérémonie marquant le début de l'« Année internationale des forêts », en 2011.

Rôle vital, loin de la nostalgie !

LA « PROTECTION DE LA BIODIVERSITÉ », expression scientifique assez rébarbative, va bien au-delà de la nostalgie que nous inspire la disparition de telle espèce d'antilope ou d'oiseau rare. La biodiversité désigne en effet l'ensemble des grandes fonctions qui régissent la vie sur Terre ; elle est dé-

terminante pour le bien-être et l'avenir de l'espèce humaine, qui est pourtant responsable des déséquilibres actuels.

Pour l'UICN, « L'extinction des espèces individuelles, mais aussi la destruction de l'habitat, la conversion de la terre pour l'agriculture et le développement, le changement climatique, la pollution et la dispersion des espèces invasives sont parmi les nombreux responsables de la crise actuelle ».

À titre d'exemple, les récifs coralliens fournissent de la nourriture, des emplois et des possibilités de loisirs à plus de 500 millions d'individus. Et pourtant, 70 % de ces écosystèmes ont été détruits ou sont actuellement menacés. Le cyclone Nargis qui a frappé le Myanmar en 2008 a fait plus de 140 000 morts. Ce bilan très lourd s'explique en grande

partie par la destruction systématique et à grande échelle des forêts de mangroves qui protégeaient auparavant le littoral birman (voir page 13).

Les forêts tropicales, comme celle qui figure sur le chef d'œuvre du Douanier Rousseau choisi pour illustrer la couverture de ce magazine, renferment environ 80 % de la biodiversité de la planète. Elles ont beau constituer le plus riche « supermarché » du globe, elles disparaissent au rythme de 13 millions d'hectares par an.

L'Afrique australe risque de devoir renoncer aux 4 milliards USD qu'elle tire chaque année du tourisme et d'autres activités, à mesure que déclinent les populations d'animaux sauvages dans cette partie du monde.

Ahmed Djoghlaïf estime que les objectifs de la

communauté internationale visant à réduire de manière significative le taux d'érosion de la biodiversité avant 2010 n'ont pas été atteints. Toutefois, d'après les *Perspectives de la biodiversité mondiale*, on pourrait prévenir une dégradation additionnelle en prenant d'urgence des mesures efficaces et concertées propres à de réduire les multiples pressions qui s'exercent sur la biodiversité.

Biodiversité et pauvreté

DANS UN COMMUNIQUÉ DE PRESSE, la Convention sur la diversité biologique affirme que la perte continue d'espèces animales et végétales ne peut être isolée des autres grandes préoccupations de la société.

On note également que la poursuite d'objectifs

La JICA se concentre de plus en plus sur les liens entre biodiversité et aide aux populations les plus pauvres de la planète.

comme « la lutte contre la pauvreté et l'amélioration de la santé, du bien-être et de la sécurité des générations futures serait grandement renforcée si nous accordions à la biodiversité le degré de priorité qu'elle mérite. »

Ce sont des objectifs clés pour l'Agence japonaise de coopération internationale (JICA), qui s'intéresse de plus en plus aux liens d'interdépendance entre biodiversité et changements climatiques, et s'emploie à aider des centaines de millions de personnes parmi les plus pauvres au monde—« le milliard d'en bas »

—à améliorer leurs conditions d'existence.

Entre 2000 et 2008, l'Agence a participé à 73 projets de coopération technique liés à la biodiversité, elle a fourni des aides sous forme de dons et lancé 28 programmes de prêts d'APD. La JICA a consacré quelque 2,4 milliards USD au développement de systèmes de surveillance des forêts, la gestion forestière durable, la protection des récifs coralliens, la plantation d'arbres et de l'amélioration des moyens d'existence au niveau local.

Les projets et programmes en cours portent no-



Cosmétiques de luxe fabriqués avec les fruits du karité



Apprendre à récolter le café sauvage

Le café rentre chez lui

Le café est la boisson la plus répandue dans le monde après l'eau.

En termes d'échanges internationaux, cette marchandise arrive également en deuxième position après le pétrole. Le café, qui fait vivre quelque 100 millions de personnes, rapporte environ 30 milliards USD aux pays producteurs.

Ce breuvage consommé dans le monde entier a connu des débuts modestes : il y a plusieurs siècles, le café a été découvert puis récolté sur les hautes terres d'Éthiopie par des chevrillers et des villageois. Or c'est justement dans cette partie du monde que le café joue aujourd'hui un rôle central, puisqu'il contribue à la préservation des forêts et des moyens d'existence des populations locales, et au processus de protection de la biodiversité éthiopienne.

L'Éthiopie, qui est l'un des plus vieux pays du monde, compte aujourd'hui 75 millions d'habitants. Cette explosion démographique a déjà entraîné la disparition de 90 % des forêts qui couvraient autrefois son territoire, et les forêts restantes sont menacées.

Depuis 2003, la JICA travaille de concert avec les autorités locales pour contribuer à préserver la dernière grande étendue de

forêts, dans le sud-ouest du pays. Pour que ces efforts aboutissent, il est essentiel d'inciter les populations locales à récolter le café forestier, comme elles l'ont toujours fait, mais en s'appuyant sur des pratiques qui préservent l'intégrité des forêts.

Les villages concernés par ces projets ont été organisés en WaBuBs, terme qui désigne les Associations de gestion forestière en langue Oromo. Les WaBuBs ont des droits et des devoirs : elles bénéficient de formations agricoles et sont habilitées à récolter et commercialiser les produits forestiers ligneux et non ligneux ; en contrepartie, elles sont les « gardiennes » de la forêt. L'objectif est d'empêcher l'extension des terres agricoles et la destruction des arbres, et d'instaurer une gestion responsable des ressources forestières.

Le café—qui a besoin d'un couvert forestier pour croître—pousse à l'état sauvage dans la forêt. C'est une source de revenus importante pour les 6 000 cultivateurs formés dans le cadre de ce programme. Ce processus de production étant aujourd'hui maîtrisé et contrôlé avec soin, le café éthiopien a obtenu un label de « commerce équitable » ; il peut ainsi être vendu à un juste prix sur les grands

marchés internationaux, dont le Japon.

Un autre trésor traditionnel, l'arbre à karité, permet aux paysans pauvres du Burkina Faso (en Afrique de l'Ouest) d'enrayer la destruction des forêts du pays, de protéger la biodiversité et d'améliorer leur niveau de vie et celui des communautés locales.

L'Éthiopie et le Burkina Faso comptent parmi les pays les plus pauvres du monde. Ils subissent les effets désastreux du changement climatique sur l'environnement, alors même qu'ils ne sont pour rien ou presque dans le réchauffement de la planète. Concrètement, le Burkina est confronté à un régime de pluies imprévisible, à la désertification et à la famine.

Dans une région du Burkina Faso, les villageois se sont organisés en Groupements de gestion forestière (GGF), avec des objectifs et des devoirs comparables à ceux des WaBuBs en Éthiopie.

Parmi les produits forestiers obéissant à des pratiques responsables, citons le bois, le miel et les fruits, ainsi que les graines de karité à partir desquelles on fabrique des cosmétiques de luxe (beurre de karité et autres), aujourd'hui vendus dans des boutiques à la mode, de Tokyo à New York. □

Mangroves – Interfaces entre terre et mer

Le cyclone Nargis qui a frappé le Myanmar en 2008 est la plus grande catastrophe naturelle jamais enregistrée dans ce pays.

Elle a fait plus de 140 000 morts, et 2,5 millions de blessés et de déplacés internes, et le pays est toujours aux prises avec ses conséquences. Durant des siècles, les vastes forêts de mangroves ont formé un rempart contre de tels aléas naturels, tout en fournissant aux populations locales d'abondantes ressources : poisson, bois de construction et charbon de bois. Mais du fait de la destruction continue de ces forêts (à hauteur de 60 % !), le pays s'est retrouvé totalement à la merci de Nargis, avec ses vents de 200 km/h et ses vagues de 4 mètres de haut.

Les régions tropicales et subtropicales du globe abritent 20 millions d'hectares de mangroves. Ces forêts amphibies, outre qu'elles procurent des moyens d'existence à des millions d'individus, contribuent à freiner l'érosion du littoral et à protéger la vie des populations côtières – comme c'était auparavant le cas au Myanmar. Cepen-

productifs et les plus complexes d'un point de vue biologique. »

Le cyclone Nargis, aux conséquences dramatiques, aura été un avertissement. Selon l'ONU, 20 % des zones humides du globe ont déjà été détruites, et un sixième des 70 espèces de palétuviers sont gravement menacées ; une course contre la montre est désormais engagée pour sauver les mangroves restantes.

La JICA est associée à plusieurs projets. Au Myanmar, le cyclone Nargis a réduit à

vaste forêt de mangroves subsistant sur la planète. Or, ces zones humides ont été dégradées dans des proportions alarmantes. La JICA, qui travaille depuis des années avec les pouvoirs publics, a contribué à la création d'un centre national d'opérations pour la surveillance de la mangrove, le Centre d'information sur la mangrove. Elle mène également des activités permanentes comme la formation—sur place et au Japon—de personnel local, l'éducation à l'environnement, la mise en place de systèmes de surveillance de la mangrove ainsi que des travaux de recherche.

Pour sa part, la péninsule du Yucatan, au Mexique, est une « zone humide » dont l'importance pour les oiseaux migrateurs et la nidification des flamants roses et des tortues marines est mondialement reconnue. Mais là aussi, les forêts de mangroves sont



Forêts de mangroves : un monde étonnant



Réhabilitation des mangroves birmanes

dant, leur rôle a longtemps été mal compris, et elles ont souvent pâti d'une mauvaise réputation en raison de leur aspect hostile. Autant de facteurs qui ont contribué à leur destruction et à leur dégradation.

La revue *National Geographic* les décrit ainsi : « Les mangroves ne vivent pas comme tout le monde. Un pied sur terre et l'autre en mer, ces formations végétales occupent des régions où la chaleur est desséchante, la vase asphyxiante, la salinité si élevée qu'une plante ordinaire n'y survivrait que quelques heures. Pourtant, les forêts de mangroves constituent l'un des écosystèmes terrestres les plus

néant l'un de ses programmes dans le delta de l'Ayeyarwady. Mis en œuvre sur deux ans, il visait à conserver et à réhabiliter les forêts via le réensemencement, le renforcement des capacités locales en matière de foresterie, et l'élaboration de programmes permettant de trouver un juste équilibre entre besoins des populations locales et durabilité des forêts elles-mêmes.

Ce projet a été relancé dans le cadre du processus de remise en état.

L'Indonésie toute proche abrite la plus

malmenées, la région ravagée par la surpêche et envahie par les trois tonnes de déchets qu'y déversent quotidiennement les populations environnantes.

En collaboration avec les autorités mexicaines, la JICA mène des activités visant à réhabiliter les mangroves, trouver d'autres modes d'évacuation des déchets, proposer de nouvelles pratiques de pêche qui garantiraient la pérennité des ressources et des écosystèmes, et éduquer la population locale et les touristes à l'environnement. □



Les mangroves mexicaines en péril

Écoliers devant l'imposante beauté de la nature

tamment sur : la protection des mangroves au Mexique, au Myanmar et en Indonésie (voir page 13) ; le recours à une technologie satellitaire pour la protection des forêts en Amazonie et en Indonésie ; la recherche de nouveaux modes de coexistence entre populations animales et implantations humaines au Gabon, en Chine et au Costa Rica ; l'étude de l'impact du changement climatique sur les forêts vietnamiennes ; la préservation et l'exploitation durable des forêts et de



leurs ressources en Éthiopie, au Burkina Faso et au Vietnam.

Chaque année, la JICA invite plus de 8 000 stagiaires de pays en développement à participer à un large éventail de formations de courte ou de longue durée au Japon. Beaucoup de ces programmes portent sur la biodiversité et le changement climatique.

Par ailleurs, elle soutient et collabore étroitement avec des entreprises privées.

Lors d'un récent séminaire sur ce thème, Shinji

Yoshiura, directeur général du Centre international de la JICA à Yokohama, déclarait que l'Année de la biodiversité « offrait l'occasion de se concentrer sur cet enjeu et que la JICA intensifiait ses efforts concertés avec d'autres partenaires » dont l'UICN et l'Organisation internationale des bois tropicaux (OIBT).

Des recherches scientifiques ont montré que jusqu'à 30 % de toutes les espèces connues risquaient de disparaître d'ici la fin du siècle, affirme Yoshiura, et ce « essentiellement du fait de l'intervention humaine. La capacité des écosystèmes à répondre aux besoins des générations futures est déjà fortement compromise—peut-être de manière irréversible. »

Pour lui, l'objectif primordial de la JICA est de « contribuer à instaurer des sociétés durables où l'équilibre entre environnement naturel et activités humaines est mieux respecté. »

La présidente de la JICA, Sadako Ogata, a déclaré : « Les activités de la JICA visent en premier lieu à trouver l'équilibre entre les besoins légitimes d'une communauté et les impératifs propres à préserver la diversité de la vie sur Terre, afin que les êtres humains puissent bénéficier d'un avenir meilleur. Le développement humain doit aller de pair avec le maintien de la diversité biologique, au lieu de causer sa perte. » ■

Éditeur :

Noriko Suzuki
Bureau des Relations
publiques et avec
les médias

Rédacteur :

Raymond Wilkinson

Directeur artistique :
Vincent Winter Associés

JICA'S WORLD
est une publication
bimestrielle de la JICA
Nibancho Center Bldg
5-25, Niban-cho
Chiyoda-ku
Tokyo 102-8012 JAPON

TÉLÉPHONE :
+81-3-5226-6660-3
FAX : +81-3-5226-6396
INTERNET :
<http://www.jica.go.jp>

Contactez-nous :
jicagapopinion@jica.go.jp

Cover : « Forêt tropicale
avec singes », d'Henri
Rousseau ; collection John
Hay Whitney, image repro-
duite avec l'aimable autori-
sation de la National Gallery
of Art, Washington.

Les photographies des pages 2-3
sont protégées par copyright et
ne peuvent être utilisées que pour
illustrer le numéro du magazine
JICA'S World consacré à la
biodiversité. Tout autre usage est
interdit sans l'autorisation écrite
expresse de l'Union internationale
pour la conservation de la nature
(UICN).



L'Agence japonaise
de coopération interna-
tionale (JICA) est la plus
grande organisation de
développement bilatéral
au monde, opérant dans
quelque 150 pays pour
aider les personnes les
plus vulnérables du globe.

Creuser des puits selon la méthode **kasusabori**. Au service des communautés rurales et des éléphants



L'éléphant est sans doute le symbole le plus facilement identifiable de la faune sauvage mondiale. Ce magnifique animal qui date de l'éocène—50 à 60 millions d'années avant notre ère—est le plus grand mammifère vivant actuellement. Il pèse 5 ou 6 tonnes, mesure jusqu'à 3,50 mètres de hauteur et sa longévité est de 60 à 70 ans. Il est également au cœur du combat de l'homme et de l'environnement pour sauver la biodiversité de la planète.

Au début du 19^e siècle, le nombre

d'éléphants vivant dans le monde devait être de l'ordre de 27 millions. Aujourd'hui, ce chiffre n'est plus que de quelques centaines de milliers. Cette hécatombe s'explique par la recrudescence du braconnage et par l'empiètement des activités humaines sur l'habitat de ces géants.

Une organisation non gouvernementale japonaise, International Water Project (IWP), a lancé un modeste projet portant sur le creusement de puits dans les villages Massaï, au pied du plus haut sommet d'Afrique : le Kilimandjaro. Ce projet souligne l'interdépendance des liens entre les projets de développement destinés à améliorer les conditions de vie des communautés et les efforts de protection de la biodiversité mondiale—en l'occurrence la protection de l'espèce menacée qu'est l'éléphant d'Afrique.

Avec l'appui de la JICA, une équipe formée du couple qui dirige l'IWP a creusé depuis 2005 une série de puits dans la région de Loitokitok au Kenya, en employant une méthode utilisée pour la première fois au Japon vers 1870, la méthode *kasusabori*.

La méthode offre le grand avantage



d'être simple et bon marché, selon la directrice de l'IWP Hisayo Ohno. Il suffit en effet de quelques tuyaux en acier, en fer et en aluminium, d'une simple soupape à clapet et de la force musculaire des résidents locaux. Tous ces matériaux sont disponibles partout, même en milieu rural. La formation et l'entretien sont relativement simples, et un tel puits coûte environ trois fois moins cher qu'avec les autres méthodes en usage dans les pays en

développement, d'après Ohno.

Loitokitok a été ravagé par la sécheresse depuis 2005. Des femmes Massaï qui assistaient récemment au forage d'un puits ont raconté que l'année précédente, elles avaient perdu la plupart de leurs animaux—vaches, chèvres et moutons—et qu'elles consacraient l'essentiel de leurs journées à aller chercher de l'eau à des kilomètres de là. Les conflits entre villages se sont multipliés, et la rude concurrence

entre éléphants et pasteurs Massaï pour les maigres ressources en eau s'est exacerbée.

De plus en plus de puits sont creusés au Kenya comme dans d'autres pays semi-arides, garantissant ainsi aux villages ruraux un approvisionnement régulier en eau salubre, ce qui devrait contribuer à apaiser les tensions entre implantations humaines et espèces animales... dont l'éléphant. □

La JICA contribue à instaurer des sociétés durables où l'équilibre entre environnement et activités humaines est mieux respecté.

Cet ingénieur japonais supervise la construction d'un nouveau puits (à l'extrême gauche) ; **...sous le regard** approbateur des villageoises Massaï (à gauche) ; **Elles disposent enfin** d'un accès régulier à de l'eau de boisson salubre.